

Com'tu veux!

*La Gazette
de la Fondation
KASA pour les
francophones*

numéro

14

Depuis le lancement en janvier 2013 de la Gazette de la Fondation KASA pour les francophones, celle-ci a paru tous les trois mois, avec une régularité sans faille.

Fin 2016, nous avons voulu nous accorder un petit répit, pour en repenser le concept et les objectifs: graphisme plus attrayant, contenus plus dynamiques et proches du terrain.

Nous espérons que ces pages vous feront mieux découvrir l'univers francophone et le monde arménien, mais surtout la manière dont les deux s'articulent.

Merci de partager cette nouvelle aventure et de réagir!

Le progrès n'est pas authentique s'il ne permet pas à l'Homme de s'élever à un autre niveau

On croit au Tibet que tant qu'il y a un nombre important d'ermes méditant sur «le toit du monde» en faveur du bien-être de toutes les créatures, la Planète ira bien. Mais depuis les «étages» où nous, les autres pays et le reste de la population mondiale, sommes situés, d'autres possibilités de contribuer au bonheur sur la Terre, au sens le plus noble du terme, s'offrent à nous.

Dans un monde que ses habitants se représentent comme un endroit de moins en moins sûr, avec des conflits soudains éclatant presque chaque jour, qui n'épargnent aucun coin de la Terre, et où la pénurie accentuée de ressources côtoie la surconsommation, nous sommes appelés à coopérer plus que jamais.

Si nous mettons nos petits egos de côté, nous pourrions donner naissance à de belles réalisations, même avec des ressources limitées. Car ce ne sont ni les gens créatifs ni les idées novatrices qui manquent - la situation de la Terre ne me semble pas sans issue, en fin de compte: des bribes de solutions sont dispersées à ses quatre coins à qui veut les voir - mais ce sont plutôt l'envie et la motivation de s'investir qui font défaut.

Chacun de nous est en mesure de faire en sorte que sa vie serve à tout moment, dans ses plus petits détails, le mieux-être de la Terre: à commencer par éteindre la lumière et réduire le temps passé sous la douche, jusqu'au choix d'une profession répondant aux défis actuels de notre planète. L'avancée fulgurante dont nous sommes témoins, notamment dans le domaine des technologies, devrait servir la même cause. Car le progrès n'est pas authentique s'il ne permet pas à l'homme de s'élever à un autre niveau.

La tâche d'inculquer des valeurs justes, j'en suis profondément convaincue, revient largement à l'éducation familiale et à la formation: c'est à la maison et à l'école que les enfants reçoivent les repères principaux censés les accompagner la vie durant. Créer

un environnement éducatif de qualité, qui préparerait partout des citoyens responsables de chacune de leurs actions car conscients de leur impact inévitable, positif ou négatif, sur la planète - et non pas préoccupés seulement par des problèmes locaux, dans un monde de plus en plus interconnecté - se présente alors comme un impératif.

La vision de KASA s'inscrit dans la même ligne, à savoir n'agir qu'en nous appuyant sur les valeurs en lesquelles nous croyons: le développement individuel, professionnel et social de la personne, à travers la promotion de la citoyenneté active et de l'économie solidaire. Aujourd'hui, nous travaillons avec des milliers de jeunes, que cela soit dans le cadre des clubs d'éducation civique, de la francophonie, du projet de soutien à l'emploi, de l'accompagnement des réfugiés, du développement du tourisme. Parmi eux, 200 se sont engagés en tant que volontaires en faveur de la réalisation de ces mêmes projets. En même temps, des gens s'adressent sans cesse à nous, car des amis leur ont parlé de la possibilité de développer leurs initiatives dans nos centres.

Autrement dit, avec nos partenaires locaux et internationaux, nous cherchons ensemble des solutions alternatives pour pouvoir formuler une contre-proposition valable, signaler des voies différentes. Notre but? Nous sentir bien dans le monde sans devenir esclaves d'une vie et d'une société construites de façon à fournir des satisfactions immédiates et superficielles à des besoins artificiellement créés, qui nous empêchent de scruter notre for intérieur, de découvrir nos désirs et besoins authentiques, notre vraie vocation, bref de nous connaître.

Et pourquoi la connaissance de soi est-elle essentielle? Parce que ce n'est qu'en nous connaissant nous-mêmes que nous pouvons connaître le monde. Notre société a besoin en son sein d'exemples divers de vies heureuses, au-delà des normes habituelles, et je suis contente de constater qu'un nombre croissant de personnes, surtout jeunes, développe une vision différente des choses et se dit prête à briser le cercle vicieux habituel. Ainsi commence le changement...

Anahit Minassian, directrice de la Fondation humanitaire suisse KASA



Ateliers francophones de KASA dans les écoles arméniennes: les prémices d'un projet ambitieux!

«Autant tu connais de langues, autant de fois tu es un homme.»

Proverbe arménien

Il y a un peu plus d'un an, une des écoles d'Erevan, informée de la riche expérience de la Fondation Humanitaire Suisse KASA en matière d'éducation non-formelle et de son action dans le domaine de la francophonie, s'adressait à ses responsables avec la demande d'appuyer l'apprentissage du français en son sein, parallèlement aux cours classiques. Demande qui donnera naissance à une nouvelle initiative baptisée du nom général «Ateliers de sensibilisation à la francophonie» qui prend de l'ampleur depuis, en laissant percevoir le potentiel d'un projet plus ambitieux par sa portée et ses résultats. Élèves, professeurs et volontaires engagés dans le projet parlent de ses formes et de ses couleurs actuelles, variant d'un atelier à l'autre, de son impact principal, comme de ses «effets secondaires»!

Choghik Hakobian, enseignante de français à l'École secondaire française d'Erevan

«Pour les élèves, tout d'abord c'est une occasion, une opportunité de communiquer avec des Français natifs. Ensuite, ils découvrent à travers les contes étudiés des cultures du monde qui leur sont inconnues, avec leurs particularités: une fois ce sont les masques africains, l'autre fois les katchinas amérindiens, etc. La partie création leur permet d'apprendre de nouvelles techniques, en mettant l'accent sur l'utilisation d'articles

quotidiens pour la fabrication de nouveaux objets intéressants. Ceux-ci les aident à se plonger dans l'univers de la culture étudiée et à se l'approprier ensuite à travers la parole aussi! En même temps, ces pratiques les familiarisent, indirectement, avec l'idée du recyclage, important pour la protection de notre environnement, dont la famille francophone s'est d'ailleurs chargée elle aussi. Le projet est également utile pour moi, en tant qu'enseignante, grâce à la possibilité de découvrir de nouvelles méthodes de travail avec les élèves.»

Zoom sur...

Sihame Attia, formatrice et animatrice française des ateliers menant «Du geste à la parole» à Gumri et dans les villages avoisinants

«Je pense que ce projet est important pour les élèves car il leur permet de verbaliser les émotions, de

Le projet en bref, à son stade actuel:

- 10 écoles à Erevan, à Gumri et dans ses environs, et le Centre de la Francophonie de la ville de Talin
- Plus de 120 élèves participant régulièrement aux activités
- Une tranche d'âge allant de 8 à 16 ans
- 2 volontaires français engagés pour une année
- Méthodes d'apprentissage non-formelles alliant le langage et la création artistique, ou bien le langage et le théâtre
- Des rencontres hebdomadaires ou mensuelles dans chaque établissement
- Avantages pour toutes les trois parties: élèves, professeurs, volontaires

devenir plus confiants, de comprendre qu'une langue se parle mais, pour prendre tout son sens, s'exprime aussi avec les intonations, le langage corporel. En même temps, il permet de prendre plaisir et de découvrir une méthode alternative, non-formelle, qui leur apporte de suite un intérêt pour le français et, en général, pour ce qu'ils y découvrent au niveau théâtral.»

Liana Martirosian, enseignante de français au Collège d'économie de Gumri

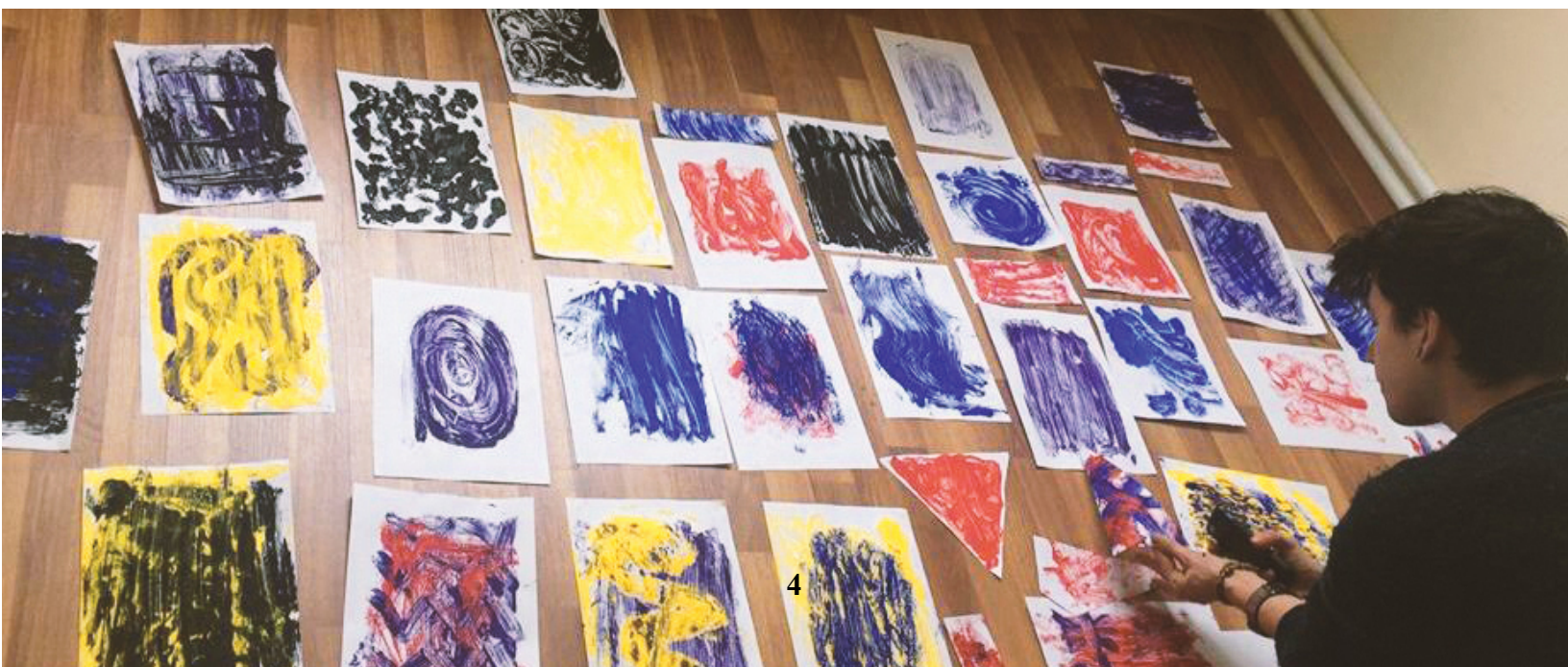
«Les échanges avec le porteur de la langue donnent plus d'enthousiasme aux élèves. Ils retiennent mieux les expressions apprises durant les activités, sont plus motivés non seulement durant les ateliers, mais aussi pendant les cours. En même temps, ces ateliers me permettent de repérer d'autres capacités chez mes élèves, de les découvrir autrement.»

Arminée Grigorian, enseignante de français au Lycée N1 de Gumri

«Les ateliers offrent aux élèves la possibilité de développer des compétences de travail en équipe. La liberté qui leur est accordée permet de les engager mieux dans les activités. Les élèves et le professeur deviennent coacteurs durant le travail. Déblocage face à la prise de parole, plaisir de participer, de vivre les mots du français: les atouts des ateliers sont multiples!»

Jérôme Besset, initiateur et animateur français des ateliers «Conte et création» à Erevan et à Talin

«Mes objectifs dans ce projet sont doubles. D'une part, c'est l'occasion d'avoir plus d'expérience dans le travail avec les enfants et l'organisation d'ateliers. Et d'autre part, c'est la possibilité de suivre les changements chez les enfants, les progressions dans l'expression, la participation et la créativité.»



Zoom sur...



Marc, élève de l'École secondaire française d'Erevan

«Je découvre des pays que je ne connaissais pas.»

Manouchak, élève du Lycée N1 de Gumri

«Les activités que Sihame nous propose donnent à penser, parce que nous devons réfléchir avant de pouvoir jouer des situations. Nous avons appris à nous exprimer non seulement avec les mots mais aussi avec toutes nos émotions, notre corps, à nous faire comprendre de celui qui est en face, même s'il y a des mots incompréhensibles, même si nous parlons des langues différentes.»

Narek, élève de l'École secondaire française d'Erevan

«Je me souviens des tampons qu'on a faits avec des pommes de terre. Je n'imaginais pas qu'on puisse obtenir de tels dessins avec de simples pommes de terre!»

Alissa, élève du lycée du village d'Akhourian

«Pour moi, la découverte pendant les ateliers, c'est celle des émotions, des sentiments cachés en moi qu'ils ont fait ressortir en permettant de m'exprimer librement et aisément, et de le faire en plus en français!»

Bien que se trouvant encore à leurs débuts, le goût du français que les ateliers initiés par KASA transmettent aux jeunes d'Arménie, avec une ouverture fantastique sur la diversité de la francophonie et du monde, motive l'équipe de la Fondation à aller plus loin. D'autant plus que leurs objectifs s'alignent parfaitement sur

les engagements pris officiellement par l'Arménie depuis 2012, en tant que membre à part entière de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) en matière de renforcement de l'apprentissage de la langue française et de promotion de la francophonie sur son territoire!

Souhaitons bon vent au projet, dans l'attente d'un prochain rendez-vous sur les pages de «Com'tu veux» avec de nouveaux partenaires, des résultats quantitatifs démultipliés et un impact encore plus tangible sur le plan qualitatif!



Henry Cuny

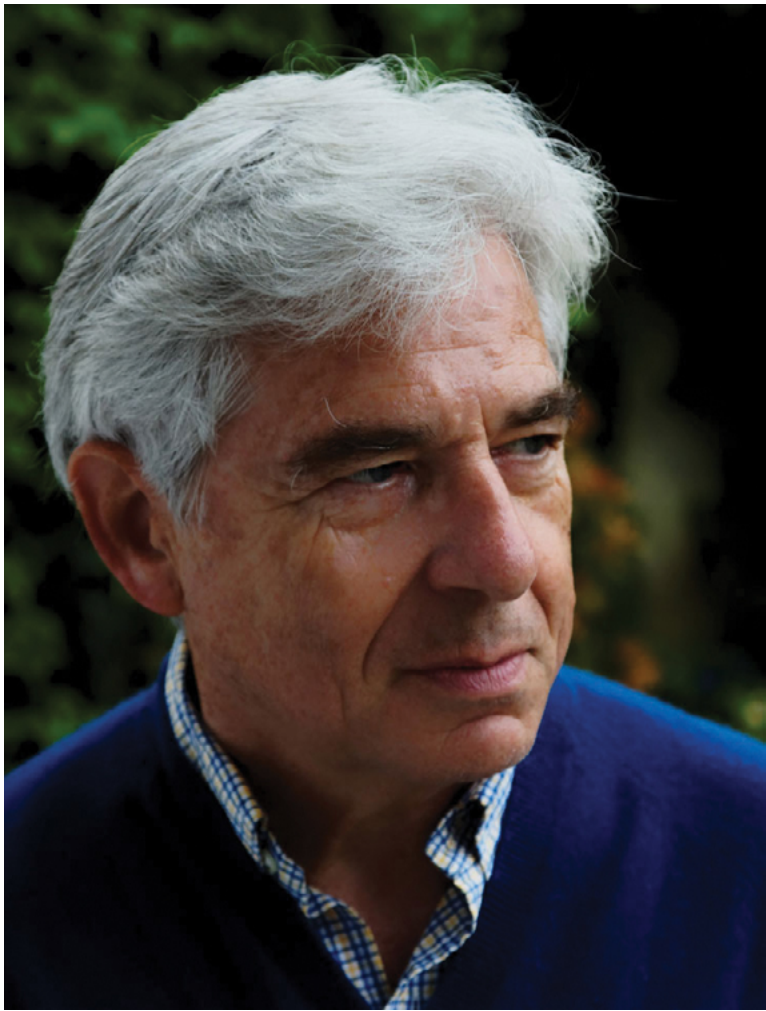
écrivain,
ambassadeur de France
en Arménie de 2002 à 2006

Le langage diplomatique est réputé par sa réserve, tandis que la littérature est d’habitude généreuse par son expression, linguistique et/ou sentimentale. Comment avez-vous allié ces deux dimensions apparemment opposées dans votre double carrière de diplomate et d’écrivain?

Je trouve au contraire qu’il y a une continuité entre la diplomatie et l’écriture. En premier lieu le diplomate écrit beaucoup et de la finesse comme de l’acuité de ses analyses dépend la bonne information de ses autorités et la juste appréciation des réalités du pays où il exerce sa mission. Le diplomate comme l’écrivain ont en commun la tâche de démêler la psychologie, l’un de ses interlocuteurs, l’autre de ses personnages, d’anticiper leurs réactions et d’imaginer la suite des événements, donc des scénarios. Enfin les deux activités se nourrissent l’une de l’autre, la littérature des rencontres du diplomate avec d’autres pays, d’autres cultures, la diplomatie d’une sensibilité aiguisée de l’écrivain pour percevoir l’âme des peuples et la part de non-dit des êtres.

L’écrivain est celui qui rapproche le vrai de l’imaginaire, la réalité du «peut-être»: mais l’imaginaire et le peut-être ne sont pas le faux, ils sont la part fécondante du réel. Oscar Wilde disait: «La littérature anticipe toujours la vie. Elle ne la copie pas, mais la moule à ses fins». Le diplomate est un témoin mais lui aussi doit anticiper le monde à venir.

L’écrivain, comme tout diplomate accompli, est un psychanalyste de l’homme et de la société. Et tant l’écrivain que le diplomate, tout en observant «les choses derrière les choses» ont le regard tourné vers le futur. L’écrivain apporte peut-être au diplomate un surcroît d’imagination pour accoucher d’un monde meilleur.



Une question que l’on pose beaucoup aux écrivains: Pourquoi écrivez-vous? Est-ce un ennécessité, un besoin de transmettre des choses, ou simplement un plaisir? Et qui est l’écrivain en général, selon vous?

Depuis que je sais tenir une plume, c’est-à-dire depuis le cours préparatoire, j’ai pris plaisir à écrire, d’abord de petits poèmes puis des romans.

Et chaque fois j’ai essayé de transmettre quelque chose, que ce soit une émotion, la beauté d’un paysage ou la complexité intérieure des êtres qui ne sont jamais monolithiques, qui ont chacun leurs failles et leurs rêves, qui sont juste englués dans l’unicité de leur parcours de vie. Tchekhov disait des écrivains: «Les meilleurs d’entre eux sont réalistes et décrivent la vie telle qu’elle est, mais parce que chacune de leurs

lignes est imprégnée, comme d’un suc, de la conscience de leur but, vous sentez, en plus de la vie telle qu’elle est encore, la vie comme elle devrait être, et c’est cela qui nous séduit».

L’un de vos derniers livres porte sur l’Arménie et le peuple arménien. Qu’est-ce qui vous a inspiré ou marqué le plus durant votre mission dans ce pays (2002-2006)?

L’essentiel a été écrit alors que j’étais encore en poste, dans la dernière année de mon séjour. Dans mon esprit il s’agissait de faire découvrir ce pays et ce peuple, si attachants et accueillants, et ce à ceux qui ne les connaissaient pas encore, n’ayant pas l’outrecuidance de vouloir apprendre quoi que ce soit à sa diaspora. J’avais beaucoup discuté avec les étudiants de l’université française, l’UFAR, de la nécessité de développer le tourisme, notamment rural : le potentiel existe, la tradition d’accueil est légendaire, le besoin de développement régional est évident, l’Arménie est un des - de plus en plus rares - pays sûrs dans le monde... La culture millénaire de ce pays est exaltante.

Mais peut-être ce qui m’a le plus inspiré, c’était de m’immerger dans un peuple qui remonte à la Genèse, avec le sentiment qu’il allait m’apprendre des choses sur moi-même puisque nous sommes tous quelque part des descendants de Noé. Je me suis donc intéressé à sa langue, à sa spiritualité à travers Grégoire de Narek, à sa créativité artistique à travers l’œuvre de Sarian, et je dois dire que j’ai été conquis par sa jeunesse travailleuse, éduquée et inventive.

«Arménie, l’âme d’un peuple» (Paris, Éditions Sigest, 2016) a paru en français et en arménien. À qui s’adresse ce recueil d’essais? Qu’est-ce qu’elle réserve aux lecteurs francophones et arménophones?

Si j’ai écrit ce livre pour faire découvrir l’Arménie à ceux qui ne la connaissent pas encore, je m’aperçois

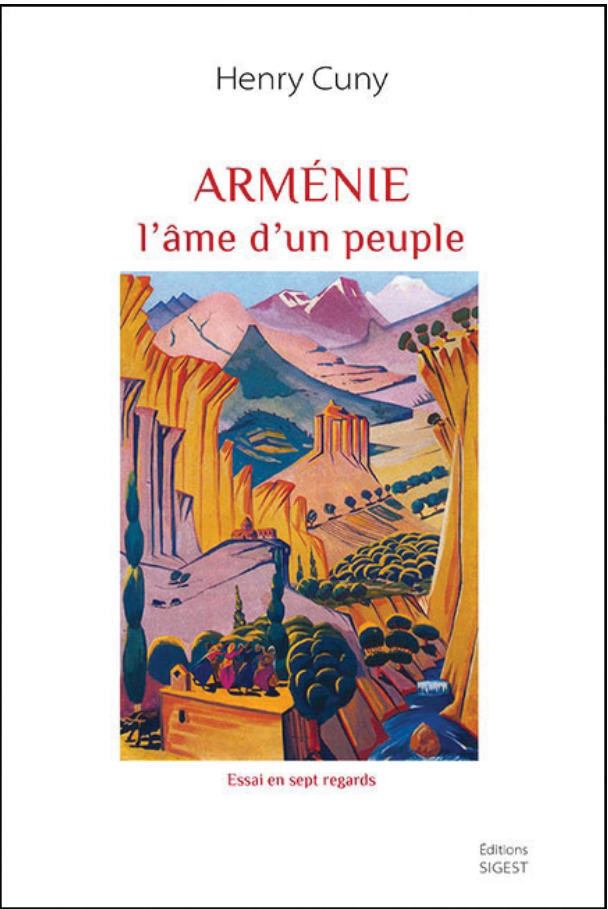
néanmoins que la majorité de mes lecteurs sont arméniens, soit de la diaspora, soit d’Arménie. Je suis surpris de voir certains parmi les premiers acheter plusieurs exemplaires à la fois en me disant d’en signer un pour chacun de leurs enfants ou de laisser en blanc

le nom du destinataire, sachant qu’ils l’offriront à leurs amis. Dans la diaspora comme à Erevan on me dit que j’ai écrit là tout ce que les uns et les autres auraient voulu dire sur l’Arménie, peut-être avec le recul de l’observateur étranger qui perçoit mieux les singularités d’un pays et d’un peuple. Je suis touché parce que je comprends, à travers leurs réactions, avoir écrit un livre d’amour.

Russie, Italie, Arménie, Slovaquie: quelle a été la leçon la plus précieuse qu’à chaque fois, vous avez amenée de vos pays de mission et des peuples qui les habitent?

A travers tous mes postes à l’étranger, toutes mes rencontres, j’ai découvert combien l’homme est partout

identique, dans sa différence. Nous sentons bien qu’il y a en chacun de nous des choses incommunicables, non pas par pudeur mais à cause de leur singularité. La couleur de nos jours est faite de notre vécu depuis l’enfance et peut-être avant. Tout comme mon essai sur l’Arménie, mes romans, qu’ils se passent en Russie, en Italie ou en Slovaquie, parlent de l’incommunicable en chaque être, car c’est précisément cela qui nous permet de communiquer avec les autres à partir du moment où l’on se persuade qu’ils nous ressemblent. Il faut être prêt à prendre ce pari : on en est toujours récompensé. Mon dernier roman « L’hiver nous demandera ce qu’on a fait l’été » (éditions du Rocher) parle beaucoup des Tsiganes de Slovaquie et il paraît qu’ils s’y sont, eux aussi, reconnus au point de croire que mon histoire était vraiment arrivée chez eux et d’avoir recherché parmi eux l’héroïne, Marina, pourtant sortie de mon imagination... Les autres peuvent te paraître proches ou lointains mais, contrairement à l’idée première, c’est toujours toi qui mesures la distance.



Arménie parlementaire. Qu'attendent les Arméniens de ce changement?

au point que notre constitution est presque copiée sur le texte français. Pourtant, j'ai toujours trouvé qu'avec le modèle allemand où les pouvoirs sont également répartis entre l'exécutif et le législatif, le pouvoir est utilisé de manière plus optimale et moins centralisée, avec des collectivités locales plus autonomes, ce que je souhaiterais pour nos régions aussi.»

Anna Khlghatyan
26 ans, peintre et
designer, d'Erevan établie à Gumri

«J'irai aux urnes, selon toute probabilité mais en tant que artiste, je ne me suis jamais sentie attirée par des questions politiques, car je trouve que c'est un domaine où la vérité et l'honnêteté n'ont pas de place. À mon avis, en fonction de qui sera élu, des changements seront perceptibles, à court ou à long terme, pourtant je ne pense pas que les résultats des élections aient des répercussions directes sur ma vie, au niveau individuel. La démocratie arménienne n'est pas totalement réalisée, donc essayons de rester réaliste. Je pense que la même situation va continuer, sans changement de fond. Plus encore, il me semble que le système parlementaire pourrait entraîner les pouvoirs exécutif et législatif à s'enfermer plus sur eux-mêmes, en s'éloignant du peuple encore d'un pas et en prenant des décisions seuls, derrière les rideaux, pour en informer ensuite la population à titre d'«annonces».»

Lilit Mheryan
22 ans, économiste, Gumri

«Je participerai aux élections du 2 avril. Je me suis renseignée sur les changements qui nous attendent. Du point de vue de la démocratie représentative, les gouvernements dans les républiques parlementaires sont plus acceptables, pourtant plus vulnérables, puisque sujets à des changements fréquents. Cela dit, je pense que ce n'est pas aux élections de modifier le poids de la voix du peuple: elle doit être entendue dans tout type de gouvernement. L'avantage de ce type de gouvernement réside dans la possibilité de participation, lors de la prise de décisions importantes, offerte à toutes les forces politiques présentes à l'assemblée, même si elles représentent une petite partie de la population.»

Salvi Kinaktsyan
56 ans, pédagogue, Gumri

«Je participerai évidemment aux élections parlementaires. Elles sont importantes. Je n'ai pas d'attentes particulières mais j'espère de nouvelles perspectives

Les élections viennent de se terminer en Arménie, mais les débats autour du sujet sont encore dans l'air!

La campagne électorale avait débuté avec élan à Erevan et dans les différentes régions du pays. Les candidats mettaient plus d'ardeur dans leurs sourires et/ou leurs arguments. Mais que pense le «simple» citoyen arménien? Qu'attendait-il des élections parlementaires du 2 avril censées marquer un changement dans l'histoire de cette jeune république qui a opté, il n'y a pas longtemps, pour un régime parlementaire?

En amont du jour J, nous avons demandé l'avis de personnes rencontrées dans les rues de Gumri et d'Erevan et vous les présentons sans retouches!

Vahagn Vardumyan
40 ans, peintre-voyageur
et entraîneur de yoga, Erevan

«Je ne suis pas encore sûr de pouvoir me rendre aux élections. De toute façon, je trouve que mon activité apporte plus de changement que ma participation aux élections. Je me considère comme une personne active sur le plan civique mais en même temps, je me retrouve dans un état d'apathie obligée et de mépris conscient face à nos médias. Les seules choses que je connaisse à propos de ces élections, je les ai lues sur Internet ou pris connaissance de leurs échos via une page Facebook sarcastique qui s'appelle «Actualités de l'Enfer». À mon avis, ce n'est pas au parlement qu'un changement fondamental peut avoir lieu. Le vrai changement, il se produira dans la rue, dans nos échanges avec le voisin, avec notre employeur, avec la hausse du niveau de conscience des gens dans la

vie quotidienne... car notre malheur réside dans le fait que les gens accusent les autres mais font des bêtises semblables à leur propre place.»

Garegin Avetisyan
24 ans, étudiant en médecine, Erevan

«J'irai aux urnes le 2 avril car il s'agit de mon devoir civique. Je n'ai pas encore eu le temps de me renseigner sur les détails du processus et les changements que je ne connais que dans les grandes lignes, mais j'y accorderai certainement du temps avant le jour J.

Je ne suis pas très optimiste par rapport aux perspectives que le changement du modèle de gouvernement pourrait offrir à notre pays: je suis convaincu que la démocratie commence en chaque personne, chaque citoyen d'un pays. Par conséquent, si cette notion n'est pas inculquée dans la mentalité de la majorité de la population, si nous n'avons pas

encore de société civile développée, le changement ne peut pas être réel.»

Mkrtich Mkrtchyan
28 ans, linguiste, Erevan (originaire de Goris)

«Je participerai probablement aux élections. Le grand intérêt envers leur bon déroulement - y compris de la part de la jeunesse diasporique -, notamment à travers des initiatives comme le «Citoyen observateur», me rend optimiste quant à leurs résultats. Bien sûr, comme toute chose, le changement qu'elles apportent aurait ses points positifs et négatifs, mais ce qui importe, c'est son application. Car nos lois sont toutes jolies sur papier, simplement, on n'en fait pas toujours usage. Le nouveau premier ministre et son activité donnent de l'espoir aussi, mais il va sans dire que des changements systémiques sont nécessaires... Depuis le début, nous avons suivi le modèle français,

de développement pour les jeunes, pour qu'ils ne pensent pas à quitter le pays et qu'ils investissent leur intelligence et leurs compétences en faveur du développement du pays. Théoriquement, il s'agit bien d'un pas de plus vers la démocratie, mais ce ne sont que les résultats des élections qui démontreront la véracité de cette idée. Si le parti au pouvoir forme la majorité au parlement, je doute fort qu'il s'agisse vraiment d'une avancée vers la démocratie. Dans le cas de notre pays, je ne saurais dire quelles seront les conséquences de ce type de gouvernement, mais l'expérience d'autres pays montre qu'il peut aboutir à des changements positifs en présence d'une stratégie constructive.»

Ruben Karapetyan
59 ans, constructeur, Gumri

«J'irai aux urnes... Il n'y aura pas de changement positif tant qu'il n'existe pas d'unité et d'idéologie nationales. Je ne crois pas à un changement positif sur le plan personnel non plus, tant que même les personnes d'âge moyen pensent à quitter le pays, et il ne s'agit pas de simplement quitter le pays, mais d'être obligé de partir pour subvenir aux besoins de la famille. Désormais, le premier ministre sera élu par le parlement et détiendra beaucoup de leviers du pouvoir, tandis que la fonction du président comme premier personnage du pays sera formelle. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une avancée sur la voie de la démocratie. Tant que l'on accède au pouvoir par des chemins détournés, la voix du peuple ne peut pas être décisive. Si l'on est guidé par le sens de la justice, les deux modèles de gouvernement sont réalistes.»

Et qu'est-ce qu'un regard étranger y verrait?

Cette fois-ci, c'est celui d'Alizée Russo, Française vivant et travaillant en Arménie

«S'il est un sujet oublié en ces temps où le printemps fait son apparition, il s'agit bien des élections parlementaires arméniennes ... D'une certaine façon, nous pourrions dire, «et pour cause», ... bien que les élections soient LE sujet majeur de nombreux pays en cette année 2017. Mais pourquoi évincer cette question? S'agit-il là d'un tabou national? Je me suis longtemps demandé si c'était une question de langage, la politique ne devant ou ne pouvant être abordée qu'en arménien, sinon rien ... Pourtant, en posant la question à quelques personnes il y a peu, nombre d'entre elles ne savaient même pas qui se présentait, et en oubliant presque la date des élections... Effectivement, les élections d'avril risquent malheureusement d'être assez loin de ramener des idées fraîches et innovantes au sein des préoccupations politiques... Toutefois, force est de constater que le moral semble au plus bas. Rien ne peut-il vraiment changer? Tout espoir de progrès ou encore de renouveau est-il à jamais perdu dans les oubliettes d'un passé magnifié mais pour autant ir-reconstructible? Les voix des citoyens n'ont guère plus d'importance? Il est possible d'observer qu'ici, en Arménie, les personnes qui souhaitent ardemment des changements optent pour l'expatriation, quant à celles qui restent, seuls la résignation et le désintérêt persistent. Mais les citoyens peuvent être au cœur des décisions politiques, c'est une question de volonté, et non de pouvoir d'achat. S'il est une injonction que je vous exhorte à suivre, il s'agit bien de celle-là: Arméniens, Arméniennes, le monde de demain est entre vos mains. Saisissez-le! Réveillez-vous, rebellez-vous, indignez-vous! L'Arménie ne doit pas être aux mains des géants de ce monde et se laisser indéfiniment manipuler telle une marionnette à fil. C'est à vous d'en tirer les ficelles et de faire avancer ce pantin que vous constituez tous, dans la direction qu'il vous plaira!»

Nous vous proposons de partir ensemble à la découverte de titres marquants de la littérature francophone contemporaine et d'œuvres de langue française parues récemment en traduction arménienne. De temps à autre, nous vous surprendrons également par des morceaux de littérature arménienne contemporaine transposés en français! Pour cette première aventure, nous vous présentons le «Petit pays» de Gaël Faye (éditions Grasset, France, 2016) racontant le drame rwandais à travers les yeux d'un enfant de dix ans. Un premier roman touchant qui est d'ailleurs devenu vite l'un des grands coups de cœur de la rentrée littéraire 2017, avec à son compte le prestigieux prix Goncourt des Lycéens!

«J'ai écrit ce roman pour faire surgir un monde oublié, pour dire nos instants joyeux, discrets comme des filles de bonnes familles: le parfum de citronnelle dans les rues, les promenades le soir le long des bougainvilliers, les siestes l'après-midi derrière les moustiquaires trouées, les conversations futiles, assis sur un casier de bières, les termites les jours d'orages... J'ai écrit ce roman pour crier à l'univers que nous avons existé, avec nos vies simples, notre train-train, notre ennui, que nous avons des bonheurs qui ne cherchaient qu'à le rester avant d'être expédiés aux quatre coins du monde et de devenir une bande d'exilés, de réfugiés, d'immigrés, de migrants». G. F.



Et pour vous mettre l'eau à la bouche, en voici les premières lignes:

«Je ne sais vraiment pas comment cette histoire a commencé.

Papa nous avait pourtant tout expliqué, un jour, dans la camionnette.

- Vous voyez, au Burundi c'est comme au Rwanda.

Il y a trois groupes différents, on appelle ça les ethnies. Les Hutu sont les plus nombreux, ils sont petits avec de gros nez.

- Comme Donatien? j'avais demandé.

- Non, lui c'est un Zaïrois, c'est pas pareil. Comme Prothé, par exemple, notre cuisinier. Il y a aussi les Twa, les pygmées. Eux, passons, ils sont quelques-uns seulement, on va dire

qu'ils ne comptent pas. Et puis il y a les Tutsi, comme votre maman. Ils sont beaucoup moins nombreux que les Hutu, ils sont grands et maigres avec des nez fins et on ne sait jamais ce qu'ils ont dans la tête. Toi, Gabriel, avait-il dit en me pointant du doigt, tu es un vrai Tutsi, on ne sait jamais ce que tu penses.

Là, moi non plus ne savais pas ce que je pensais. De toute façon, que peut-on penser de tout ça? Alors, j'ai demandé:

- La guerre entre les Tutsi et les Hutu, c'est parce qu'ils n'ont pas le même territoire?

- Non, ça n'est pas ça, ils ont le même pays.

- Alors... ils n'ont pas la même langue?

- Si, ils parlent la même langue.

- Alors, ils n'ont pas le même dieu?

- Si, ils ont le même dieu.

- Alors... pourquoi se font-ils la guerre?

- Parce qu'ils n'ont pas le même nez.

La discussion s'était arrêtée là. C'était quand même étrange cette affaire. Je crois que Papa non plus n'y comprenait pas grand-chose. À partir de ce jour-là, j'ai commencé à regarder le nez et la taille des gens dans la rue. Quand on faisait des courses dans le centre-ville, avec ma petite sœur Ana, on essayait discrètement de deviner qui était Hutu ou Tutsi...

...Papa ne voulait pas qu'on en parle. Pour lui, les enfants ne devaient pas se mêler de politique. Mais on n'a pas pu faire autrement. Cette étrange atmosphère enflait de jour en jour. Même à l'école, les copains commençaient à se chamailler à tout bout de champ en se traitant de Hutu ou de Tutsi. Pendant la projection de Cyrano de Bergerac, on a même entendu un élève dire: «Regardez, c'est un Tutsi, avec son nez.» Le fond de l'air avait changé. Peu importe le nez qu'on avait, on pouvait le sentir.»



Appel à projet “Jeunesse III” dans le cadre de la coopération décentralisée

Le Ministère français des Affaires étrangères et du Développement international lance l'appel à projets “Jeunesse III” pour soutenir des projets de coopération décentralisée dans les domaines de la formation professionnelle des jeunes et de la mobilité européenne et internationale dans le cadre du volontariat. Le dépôt de candidature est ouvert jusqu'au 17 avril 2017. Pour plus d'informations, cliquez [ici](#).

Admission en Master à l'ESFAM ouverte aux étudiants francophones

L'École Supérieure de la Francophonie pour l'Administration et le Management (ESFAM) a ouvert le concours d'admission pour la promotion 2017-2018. Institution à vocation internationale, elle délivre, en partenariat avec des universités renommées de l'espace francophone, des diplômes Master 2 dans des spécialités liées à l'administration et au management. Le coût des formations est subventionné intégralement par l'AUF.

Toutefois, les étudiants admis payent une contribution financière annuelle utilisée pour financer les droits d'inscription, le transport, le logement, l'assurance, etc. La date limite des inscriptions est le 2 mai 2017. Plus d'informations, [ici](#).

Stages de journalisme radio à la Radio Roumanie Internationale

La rédaction en français de la Radio Roumanie Internationale accueillera à Bucarest 3 stagiaires en journalisme au courant de l'année 2017. La durée des stages est de 2 mois, à effectuer entre le 1er juin et le 31 décembre 2017, à l'exception du mois d'août. L'offre s'adresse à des étudiants francophones étrangers, régulièrement inscrits dans une université membre de l'AUF en Europe centrale et orientale sauf en Roumanie. Les dossiers de candidature doivent être déposés avant le 10 avril 2017. Pour plus de détails, cliquez [ici](#).

DU NOUVEAU À KASA...

Intégration, réciproque, des jeunes locaux et Arméniens de Syrie : c'est le but recherché par la nouvelle initiative de KASA, le club «Erevan-Alep Transit» qui regroupe chaque semaine des jeunes des deux «camps» (espérant qu'il n'y en aurait bientôt qu'un seul) intéressés à se découvrir mutuellement dans le cadre de discussions, de jeux, de randonnées et d'autres événements conçus et réalisés ensemble, en utilisant le centre Espaces de KASA comme plate-forme d'échanges.

L'idée vous tente-t-elle? Rendez-vous tous les mercredis, de 19h à 21h, à EspaceS ! Pour suivre les activités du Club, rejoignez [le groupe public](#) de l'initiative sur Facebook!

*Remerciements:
à nos partenaires et à nos volontaires!
Sans vous, rien ne serait possible...*

www.kasa.am